





INTRODUCTION.

LA JEUNESSE DEPUIS CINQUANTE ANS.



DANS tous les temps de ma vie, la jeunesse a été pour moi un objet d'études ; je l'observais déjà même alors que je figurais dans ses rangs, et que je me livrais, avec mes émules, aux distractions et aux plaisirs de notre âge. Je me rappellerai toujours ma surprise en voyant des pères de famille envoyer chaque année leurs fils dans cette grande capitale où souvent ils se trouvaient abandonnés à eux-mêmes sans appui, sans conseil et sans guide : les fâcheuses conséquences de cet isolement de la jeunesse m'affligeaient à vingt ans ; depuis l'époque de cette première disposition de mon esprit et de mon cœur, la sympathie n'a point cessé de s'accroître entre moi et les générations successives de la jeunesse de nos jours ; j'ai eu de fréquents rapports avec elle, de nombreuses occasions de la connaître, je vais essayer de la peindre telle que je l'ai vue avant, depuis et après la révolution.

Les enfants du peuple poussaient le défaut d'instruction jusqu'à ignorer souvent les éléments de la lecture et de l'écriture ; ils conservaient les idées religieuses qui leur avaient été inculquées par leurs mères dès le berceau, ou par les frères de la doctrine chrétienne, chargés de l'explication du catéchisme. Une partie de cette jeunesse, livrée à elle-même ou rebelle à l'autorité paternelle, tombait dans de graves désordres, conséquence inévitable de la

paresse et de l'oisiveté, et allait peupler les prisons. On voyait cependant parmi ces mauvais sujets des fils qui aimaient et respectaient la femme qui leur avait donné le jour. Les autres individus de cet âge, sachant lire, écrire et même un peu compter, formés au travail par l'exemple, embrassaient de bonne heure une profession qu'ils ne quittaient guère, devenaient de bons ouvriers; ils épousaient les intérêts de leurs maîtres, pratiquaient certains devoirs religieux, et se montraient soumis à leurs parents. Malheureusement la passion du vin, même sans être portée à l'excès, les entraînait à des dépenses qui, continuées pendant l'âge mûr, détruisaient toute espérance de ces précieuses économies, la richesse des classes pauvres.

Dans les enfants de la classe moyenne, vous trouviez une éducation incomplète, mais saine; des croyances religieuses, mais sans l'instruction qui produisait des convictions fortes et durables au temps de Louis XIV. Cette classe offrait encore à l'observateur attentif de bonnes traditions, l'amour du travail contracté dans les collèges, des principes d'ordre et d'économie que les passions ébranlaient pendant la première ivresse du plaisir. Les jeunes gens adoptaient un état dans lequel on ne les voyait pas toujours persister, parce qu'il avait été choisi parfois au hasard, et sans que les pères eussent eu les moyens de reconnaître la véritable vocation de leurs fils. Les pères étaient les maîtres et les oracles de la famille, mais leur ascendant commençait à décliner par différentes causes, entre lesquelles il faut compter la familiarité introduite entre les pères et les enfants par les préceptes de Jean-Jacques Rousseau mal compris, ou exagérés dans l'application.

La légèreté, la dissipation, la recherche de la parure, et une certaine faiblesse assez répandue, étaient les défauts de cet âge.

Les femmes occupaient une grande place dans la vie du jeune homme. Assidu, empressé, galant auprès d'elles, il leur témoignait beaucoup d'égards; mais il était enclin à se vanter de ses conquêtes, quoiqu'elles ne fussent pas toujours propres à donner de l'orgueil. Malheur à ceux qui choisissaient mal les objets de leur passion ou de leur fantaisie: ils contractaient, dans un commerce avec des êtres sans élévation et sans politesse de mœurs, quelque chose de commun qui restait attaché comme une espèce de rouille au talent lui-même, et tra-



hissait toute la vie les mauvaises habitudes de la jeunesse. Les spectacles, l'acteur célèbre, l'actrice à la mode, les bals et les femmes qui en avaient fait l'ornement, quelquefois des discussions sur le mérite des écrivains du jour qui venaient d'apparaître avec éclat, tels que Colin d'Harleville, Fabre d'Eglantine, Peyre, l'auteur de *l'École des pères*, formaient le fond des conversations; on louait ou on critiquait, suivant son opinion, les candidats de la renommée, mais personne n'était jaloux de leur célébrité naissante. Quant aux écrivains en possession de la gloire, la jeunesse en général leur offrait le culte d'une admiration passionnée.

Je ne sais par quel hasard presque tous les jeunes favoris des muses, à cette époque, avaient fait ou faisaient leurs premières armes dans l'étude enfumée d'un procureur; aussi ne cessait-on d'y mêler les discussions attrayantes de la littérature aux travaux fastidieux de la procédure. On ne trouvait pas ce mélange d'occupations de l'esprit avec les travaux arides de la profession chez les notaires, où tous les livres, autres que ceux du droit, étaient mis à l'index et proscrits sans pitié. Plus de liberté produisait plus d'esprit chez les clercs de procureur. Amis des lettres, ils se croyaient d'Athènes, et accusaient les clercs de notaire d'appartenir un peu à la Béo-tie. Ceux-ci, de leur côté, regardaient les élèves de la chicane comme entachés d'une espèce de roture et nourris à une mauvaise école. Ce dernier reproche ne manquait pas de vérité. En effet, les jeunes gens, endoctrinés par les successeurs de Rolet, avaient sous les yeux des exemples d'improbité dont leurs patrons se faisaient trop souvent un jeu. Je me rappellerai toujours ce mot d'un cynisme extraordinaire qui sortit de la bouche d'un certain coryphée de la compagnie. Un jour, devant ce fanfaron d'improbité, ardemment occupé du soin de bâtir une fortune scandaleuse, on parlait d'une grande affaire confiée à un pauvre diable de procureur: «Un tel, s'écria-t-il avec une rare effronterie, fripon subalterne: qu'on donne cent louis à ce faquin, et qu'on lui retire l'affaire, elle n'est pas faite pour lui.» L'avis ou l'ordre fut exécuté, et le fripon du grand air parvint à s'emparer de presque tous les biens d'un héritage immense; il se fit héritier unique ou légataire universel.

Cet important se montrait fort recherché dans son extérieur; on ne lui voyait jamais que des habits du plus beau drap de Louviers; un jabot, aussi blanc et aussi bien plissé que ses longues manchettes, sortait de sa veste entr'ouverte et laissait voir une chemise de toile de Hollande. En parlant, il jouait négligemment avec les breloques sonores de sa montre à répétition. La tête haute, l'abord froid et impérieux, la parole brève, il devenait poli, in-

sinuant, mielleux avec les clients qu'il voulait acquérir ou tromper ; mais, du moment où il craignait de se voir déçu dans ce calcul d'avidité, il éclatait avec violence, et ses procédés achevaient de révéler un caractère affreux. On s'instruisait chez lui parce que son étude avait la vogue et une fort belle clientèle ; mais ses clercs le méprisaient au fond du cœur. A la même époque, j'ai rencontré, dans la même profession, un autre type original, digne du pinceau de Regnier ou de Molière. Ce noir suppôt de Thémis avait choisi son repaire dans une assez vilaine rue ; sa maison délabrée était de la plus chétive apparence, et n'avait qu'une porte bâtarde. Quand vous l'aviez franchie, un corridor assez obscur vous conduisait à une étude enfumée, dont les clercs assez âgés ressemblaient à des recors. En entrant dans un cabinet encore plus obscur que l'étude, je n'aperçus pas sans quelque émoi un spectre d'une stature colossale et d'une vieillesse ferme et vigoureuse. Il avait un bonnet de laine rouge dressé sur sa tête ; une redingote d'un gros drap gris, salie par le tabac, le couvrait tout entier. Des mains fortes, mais sèches et osseuses, garnies d'ongles noirs, longs et recourbés comme des serres d'oiseau de proie, sortaient de ses manches avec une partie de l'avant-bras. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, jetaient un feu sombre sous d'épais sourcils, dont quelques poils hérissés se relevaient vers un front plissé de rides. Du fond de sa vaste poitrine sortait une voix forte et menaçante qui devenait aiguë et criarde dans les fréquents accès d'une colère prompte à s'allumer. Cet individu, rongé d'avarice, dévoré d'amour de l'argent, plein de fourberie, semblait être le monstre de la chicane personnifiée. A son aspect, je tremblais sur le seuil de son cabinet, je tremblais en l'approchant, et à peine si je parvins à balbutier quelques mots de l'affaire pour laquelle on m'avait envoyé vers lui. Mon procureur, au contraire, était un beau-fils, il avait des prétentions à passer pour un homme du monde ; à mon retour, je me trouvais en verve, et je l'amusai beaucoup en lui improvisant le portrait de son odieux confrère. Au reste, il ne faudrait pas juger la compagnie sur ces deux modèles : en effet, quoique un peu décriée, elle renfermait un assez grand nombre d'honnêtes gens ; et tel procureur de l'époque était un véritable juge de paix avant que la loi eût institué ces magistrats de la conciliation. Quant aux notaires, leur compagnie jouissait encore de l'estime et de la confiance générales, malgré quelques échecs causés par la manie des affaires qui commençait à s'introduire dans leur cabinet. Les jeunes gens, qui aspiraient au notariat, contractaient de bonne heure des habitudes d'ordre, de régularité, de probité sévère ; mais on s'apercevait

déjà qu'il manquait beaucoup de choses à leur instruction, comme à celle de leurs patrons ; elle ne suffisait plus aux besoins de la société et à la variété des transactions. Il y avait une ligne de démarcation entre les clercs de notaire et les clercs de procureur, et on les distinguait sans peine au premier coup d'œil, quoiqu'ils suivissent également la mode à laquelle ils n'étaient pas moins soumis que les femmes.

Les cheveux d'un jeune homme du temps, relevés à racines droites sur son front, couronnaient sa tête par un toupet crépé, pommadé, poudré à frimas, et accompagné de deux rangs de boucles circulaires qui rejoignaient la queue enfermée dans un ruban de soie noire. Cette mode exigeait des papillotes deux fois par semaine avec frisure complète, opération fort longue, pendant laquelle jeunes et vieux, grands et petits, prenaient un singulier plaisir à écouter les nouvelles dont les artistes en perruques étaient toujours abondamment pourvus. Suivant la tradition, le pompeux Buffon cessait chaque matin de donner audience à son esprit, afin de prêter une oreille complaisante à la chronique du jour, racontée d'une manière originale et familière par son barbier en titre.

Pour qu'un jeune homme fût à la mode, il lui fallait un habit de drap fin ou de soie, suivant la saison, qui serrât exactement la taille et les bras, car on avait la prétention de paraître mince ; l'embonpoint sentait la roture, et le ventre était à l'index, comme chose prohibée. L'élégant petit-maître sortait encore un gilet d'une étoffe chinée ou d'un drap chamois, des culottes de sénardine couleur jaune pâle ou gris de lin, des bas de soie à raies longitudinales et variées, des souliers étroits et lustrés à la cire luisante, des boucles d'argent taillées à facettes comme le diamant. L'été, on lui voyait un léger bambou à la main ; l'hiver, il jetait sous son bras gauche un énorme manchon à longs poils soyeux ; dans lequel il se serait bien gardé de cacher ses mains quand il se promenait aux Tuileries ou au Palais-Royal. N'oublions pas le chapeau de castor qui, pendant un ou deux ans, fut d'une hauteur démesurée. Paris l'avait emprunté aux Hollandais. Je pourrais bien retracer ici ce qu'on appelait le négligé pour une certaine classe de jeunes fashionables du haut parage, auxquels on pouvait appliquer ce trait de Gilbert :

En habit du matin,
Monsieur promène à pied son ennui libertin.

Je me contente de dire que ces dandys portaient alors des pantalons de peau

de daim très-fine qui étaient si étroits, qu'on ne pouvait les mettre la première fois qu'avec le secours de deux personnes. De là, un mot plaisant du comte d'Artois qui, jeune, évaporé, se montrait fort attentif à suivre la mode. Son valet de chambre lui présentant un pantalon de cette espèce : « Si j'y entre, dit-il, je ne le prends pas. »

A côté des deux professions dont nous avons parlé plus haut, florissait un jeune barreau qui, s'appliquant ce mot de Cicéron : « L'orateur est un homme probe, habile à bien dire, » conservait l'honneur héréditaire du corps, et aspirait aux palmes de l'éloquence. Le plaidoyer de Dupaty pour trois hommes injustement condamnés au supplice de la roue, la chaleur entraînant de Bergasse défendant la sainteté du nœud conjugal dans l'affaire du banquier Cornemann, le polémique de ce Linguet dont Voltaire avait dit : « Il brûle, mais il éclaire, » les réquisitoires du vertueux Servan, les brillantes inspirations de Gerbier, qui avait reçu de la nature tous les dons de l'orateur, les discours de l'illustre Séguier, l'adversaire officiel des philosophes du dix-huitième siècle, qu'il estimait en secret, le retentissement de la parole foudroyante de Mirabeau dans ses débats au parlement d'Aix avec le célèbre Portalis, qu'il fallut emporter presque mourant après sa lutte avec un si terrible joueur, excitaient l'ardeur et formaient le talent de leurs rivaux futurs, qui voyaient aussi grandir devant eux de jeunes magistrats du parquet déjà connus de l'opinion. Mais à côté de ces beaux exemples, une partie des avocats en donnait de dangereux. Ils défiguraient la langue dans une espèce de jargon du palais, qui était insupportable ; tantôt communs, tantôt boursoufflés, ils noyaient la question dans un déluge de paroles ; quelques-uns, armés de poumons de fer et pourvus d'une voix de stentor, plaidaient avec une espèce de fureur pendant trois ou quatre heures ; la sueur ruisselait de leur front, et par moments ils semblaient écumer. Du reste, le corps jouissait d'une haute estime, et la méritait. Les procès en séparation entraînaient bien quelques-uns des défenseurs des femmes à des liaisons licencieuses avec leurs clientes, il y avait bien encore quelques scandales particuliers ; mais, en général, les mœurs du barreau étaient pures, et la probité, unie à une scrupuleuse délicatesse, régnait dans cette belle profession qui touchait, sans le savoir, au moment de parvenir à tout par la puissance de la parole.

Nos jeunes patriciens recevaient à peu près la même éducation que celle des enfants de la classe moyenne ; mais ils travaillaient beaucoup moins, parce qu'ils ne sentaient pas le besoin de travailler. Au sortir du collège ou de l'école militaire, ceux-ci se rendaient aux écoles d'application où ils acqué-

raient des connaissances spéciales et positives ; ceux-là entraient dans un régiment , et menaient la vie de garnison , vie pleine d'oisiveté , de dissipation , et très-peu propre à former des esprits supérieurs. Les autres , livrés à eux-mêmes au milieu des pièges et des séductions de la capitale , lâchaient la bride à leurs passions. Les enfants des grandes et riches maisons , dès qu'ils se trouvaient émancipés par l'âge ou mariés , tombaient dans les plus folles prodigalités. Une classe de courtisanes trop célèbres alors , connue sous le nom de femmes entretenues , et qui scandalisaient Paris par l'excès de leurs dépenses et l'insolence de leur luxe , s'appliquaient à dévorer le patrimoine de ces jeunes patriciens , entretenaient leurs penchants à la frivolité , énervèrent les tempéraments , amollissaient les âmes sans altérer toutefois ce courage d'instinct et de réflexion qui est une vertu de notre caractère , et pour ainsi dire un fruit du sol français. On était bien sûr de voir ces étourdis , ces dissipateurs , ces enfants de la mollesse et de la volupté , courir à un duel ou à un combat comme les favoris de Henri III à la journée de Coutras ; mais il ne se formait à cette école de plaisirs et de vices , tenue par les Lays modernes , ni de ces grands caractères ni de ces grands talents si communs en France au temps de Louis XIV. On sentait au contraire une espèce d'abâtardissement dans la noblesse dont Louis XV , qui oubliait tous ses devoirs de roi , avait négligé de surveiller l'éducation. Aussi quand son successeur , aux prises avec une révolution , eut besoin de secours et fit le signal de détresse , il ne trouva ni un général ni un ministre capable de sauver l'état et le prince. La marine seule comptait des hommes d'une haute capacité , mais qui , n'ayant pas été initiés aux affaires , ne pouvaient avoir appris à gouverner l'état comme leurs vaisseaux au milieu des tempêtes.

Cependant les questions financières commençaient à remuer les esprits ; le compte rendu de Necker , véritable signal d'une révolution prochaine , puisqu'un ministre du roi donnait l'exemple de révéler au peuple des choses qui sont des mystères dans un gouvernement absolu , s'était répandu partout comme un livre d'imagination ou un roman du plus grand intérêt. Tout ce qui lisait alors avait lu le compte rendu. La jeunesse elle-même , commençant à devenir sérieuse , avait pris part aux discussions entre le banquier de Genève , qui ne voulait plus de secrets en finances , et le brillant Calonne , qui le combattait par ordre de la cour , si intéressée à cacher ses dilapidations. La guerre d'Amérique , les secours portés par un successeur de Louis XIV à un peuple armé pour reconquérir son indépendance , l'enthousiasme excité par les triomphes des Suffren , des Lamotte-Piquet , des Destaing sur nos plus an-

ciens ennemis, vinrent réveiller des sentiments de gloire, et mêler des idées de liberté aux autres idées graves qui s'étaient emparées des esprits. Le retour de la colonie de jeunes officiers qui avaient été servir, avec La Fayette, sous le drapeau de Washington, féconda les germes d'indépendance cachés dans le cœur de tous les hommes. D'un autre côté, les doctrines philosophiques comptaient, depuis un demi-siècle, un grand nombre de disciples de toutes les classes. Voltaire avait une brillante école, Rousseau beaucoup d'enthousiastes, surtout parmi les femmes et les jeunes gens. En 1787, à l'âge de dix-neuf ans, nous commençons à lire le *Contrat social* et les *Conseils à la Pologne*; les plus hardis d'entre nous abordaient l'*Esprit des Lois* et les *Discours* de Machiavel sur *Tite-Live*. Encore légers par les goûts de notre âge, nous sentions le besoin de donner des aliments forts et substantiels à notre esprit; nous étions d'ailleurs préoccupés des discussions de la cour avec les parlements, et de l'émotion générale causée par les révélations sur l'état des finances, sur le produit des impôts, sur le déficit du trésor. Enfin la révolution éclata et vint fermer à jamais le passé auquel nous avions appartenu. L'heureux temps que celui de notre première jeunesse! jetons-y un dernier regard comme sur une époque qui ne peut plus renaître ni pour nous ni pour aucune des générations nouvelles qui nous succéderont. Nous étions tout à fait de notre âge, adonnés à nos plaisirs et à la profession que nous voulions suivre, exempts des passions politiques qui dévorent l'existence, en général étrangers aux affaires du gouvernement, assez modérés dans nos désirs, renfermés dans de certaines limites très-difficiles à franchir, ne pouvant pas même avoir le plus léger soupçon de ce que nous voyons aujourd'hui: la témérité des vœux, l'audace des espérances, et l'insatiable désir d'obtenir tous les avantages de la société avant

d'avoir été marqué du sceau de l'expérience et de la maturité.

En 1789, plus d'observations particulières sur l'esprit et les mœurs de la jeunesse. La révolution, en apparaissant au milieu de nous, vint imprimer à tous les cœurs l'amour de la patrie et l'enthousiasme de la liberté. Ces deux sentiments que nos pères avaient développés avec tant d'énergie au temps de César, et qui plus tard avaient saisi d'autres occasions de se manifester, ressuscitèrent chez un vieux peuple avec toute l'énergie et toute la pureté qu'ils



avaient au temps de la vertu romaine. Plus rien de frivole en France, pas même la jeunesse qui parut tout à coup passer à l'âge mûr. Il ne lui resta de traits qui la fissent reconnaître que cette candeur d'intentions, ce désintéressement absolu, et l'éclat du courage, ses anciens attributs. Dans les cités comme dans les camps, la jeunesse prit pour elle tous les périls du dedans et du dehors. Ils appartenaient à la jeunesse les ardents défenseurs de la cause publique, dans le forum ou dans le sénat; ils appartenaient aussi à la jeunesse les héros qui nous firent triompher de l'Europe. Sous le rapport de l'abnégation de ses intérêts, du dévouement sans bornes, et des prodiges opérés pour l'affranchissement et le salut de la France, il y eut là quelques années qui feront un éternel honneur à la nation. On put croire, à cette époque, que nous allions remonter, par les lois, par les opinions et par la guerre, à la pureté républicaine, sans perdre l'élégance de nos mœurs et de notre politesse. Mais bientôt, en outrant tout, en voulant nous transformer tout à coup, et imposer le régime de Sparte et de Rome à une nation civilisée qui aime les arts, les jouissances de l'esprit, les plaisirs du goût et l'urbanité, on s'exposa nécessairement à nous rejeter vers le passé dont on aurait voulu abolir jusqu'à la mémoire. Cette violence contribua, encore plus peut-être que les excès de la terreur, à la réaction qui éclata aussitôt après le 9 thermidor, réaction qui fut si sanglante en invoquant le saint nom de l'humanité. Je ne peindrai pas la jeunesse de cette époque de transition. Égarée par des sentiments légitimes dans le principe, excitée par des imprudents qui, encore tout tremblants de la peur qu'ils avaient ressentie eux-mêmes, au moment où ils faisaient tant de peur à tout le monde, agitée par des passions politiques qu'un parti puissant attisait pour les exploiter au profit de l'ancien régime qu'il espérait ressusciter, enflammée par vingt journaux qui mettaient chaque jour le feu à toutes les têtes incandescentes, une partie de cette jeunesse tomba dans les plus déplorables égarements, ainsi que tous les hommes engagés dans la lutte entre la république, blessée à mort quoiqu'elle parût encore pleine de vie, et la royauté qui aspirait à renaitre. On se rappelle avec effroi les compagnons de Jésus et du Soleil, et leurs sanglantes expéditions dans le midi. Les fils des meilleures familles devinrent des assassins et des brigands non-seulement tolérés mais encore encouragés, et que la tardive sévérité des lois eut la plus grande peine à réprimer.

Les armées se préservèrent de toute cette contagion, et, comme elles n'avaient eu aucune part aux excès de l'action, elles furent étrangères aux emportements de la réaction; elles furent aussi préservées d'une singulière métamorphose qui se fit remarquer dans la cité. Sur la frontière, nos

braves soldats, en présence de l'ennemi, et déjà négligés par une administration faible et désunie qui avait succédé à l'administration vigoureuse et compacte du comité de salut public, supportaient, pendant un hiver des plus rigoureux, toutes les privations, bravaient en plein air toutes les intempéries, et ne songeaient qu'à vaincre ou à mourir. A la même époque, dans une partie de la France, et surtout à Paris, une folle ivresse de plaisirs emporta tout à coup la société. Tous les âges se précipitèrent avec une sorte de fureur dans toutes les jouissances dont on les avait sevrés. C'étaient des festins de Lucullus, c'étaient des bals aussi brillants que ceux de Marie-Antoinette à sa villa du petit Trianon; c'était une répétition journalière des saturnales de la régence, au moment où la cour se hâta de déposer le rôle d'hypocrisie que lui avaient imposé la tristesse et la dévotion du grand roi. Étrange contradiction du cœur humain! Les héros de ces fêtes étaient des hommes et des femmes qui pleuraient, disaient-ils, leurs parents immolés à une espèce de divinité inexorable comme la Fatalité des anciens, et pourtant ils dansaient et se réjouissaient au milieu de leurs transports de haine pour la république, et des projets de vengeance qu'ils exécutaient ou méditaient contre les terribles adversaires dont l'aspect les faisait trembler encore. Voici maintenant une autre anomalie, mais d'un caractère moins sérieux, et qu'il faut néanmoins citer comme un trait de la physionomie du parti qui donnait un aussi étrange spectacle. Tandis que les femmes, interrogeant les statues antiques, adoptant le cothurne, la coiffure, la tunique des femmes d'Athènes et de Rome, brillaient de la plus rare élégance sous de légers vêtements qui nous les montraient presque sans voile, comme Aspasia ou Phryné apparaissant aux regards



d'un peuple enthousiaste de la beauté, les jeunes gens, qui avaient taxé de simplicité grossière le costume des républicains du temps, se présentaient sous un aspect rebutant et ridicule. On les rencontrait partout avec ce qu'ils appelaient des cadnettes, c'est-à-dire avec leurs cheveux nattés et relevés derrière la tête comme ceux des soldats suisses de la garde royale; sur les deux côtés de leur figure descendaient des touffes de cheveux qui représentaient des oreilles de chien; leurs cols étaient emprisonnés dans une cravate énorme qui, enveloppant le bas du visage

et le menton, semblait cacher un goitre ; ajoutez à ce bizarre déguisement une espèce de sarreau de drap qui descendait le long du corps sans marquer la taille , et dont les larges manches permettaient à peine la vue de l'extrémité des doigts. Ces mêmes coryphées de la mode portaient à la main un bâton noueux et tortu, pour attaquer leurs adversaires lorsqu'ils croiraient l'occasion favorable. Tels étaient les chevaliers des plus brillantes femmes des salons de Paris. Telle était la milice volontaire qu'on appelait la jeunesse dorée de Fréron, et qui faisait avec un zèle gratuit et une vigilance passionnée la police de la capitale dans les spectacles, dans les jardins publics , sur les boulevards, contre les révolutionnaires désignés sous le nom de terroristes. Paris laissait faire; mais il marquait déjà le moment où il mettrait un terme à ces levées de boucliers qui portaient le trouble au lieu de rétablir l'ordre.



Cette époque de vertige et de déclin pour une partie de la société, semblable à l'écume qui bouillonne sur une mer longtemps agitée, ne pouvait durer. Les études recommençaient dans les institutions particulières et dans les écoles centrales ; la jeunesse studieuse y accourait avec une envie extrême de profiter d'une instruction solide et variée ; elle reprenait des mœurs plus douces et des habitudes plus paisibles. En même temps , et sans que la contagion du dehors eût pu les atteindre, les élèves de la première école polytechnique formaient, sous les auspices de Monge, de Berthollet, de Fourier, de Prieur de la Côte-d'Or, cette pépinière d'hommes distingués qui sont devenus l'une des gloires de la France, en lui rendant d'immenses services. On ne conçoit pas tant d'application , tant de travail, de si profondes études , de si grands progrès , à côté de tant de légèreté, de folie , d'emportement de plaisir et de dangereuse exaltation dans une autre partie de la population. Qu'elle était belle à voir cette jeunesse d'une stature élevée, d'une force de corps remarquable , d'un air calme, initiée aux mystères de la science, et toujours prête à offrir ses connaissances , son bras, son zèle et son épée au premier signal de la patrie, qui pouvait les réclamer à tout moment ! Que de beaux noms cette école a semés dans toute l'Europe et gravés en traces ineffaçables dans nos annales civiles et militaires !

Deux belles années du gouvernement directorial, illustrées par les triomphes inouïs de Bonaparte en Italie, avaient rendu la société plus calme et plus sage ; mais bientôt les revers et la faiblesse d'un gouvernement sur son déclin laissèrent renaître les traces de troubles, et la jeunesse allait encore s'égarer en usurpant une dangereuse influence. Mais Bonaparte revint d'Orient, environné d'une nouvelle auréole de gloire ; la société se reconstitua sous le consulat, qui rétablit l'ordre dans l'état, la sécurité dans les villes, la paix entre les citoyens, la décence dans les mœurs, et toutes les bonnes habitudes de la civilisation. Sous l'impulsion puissante et régulière du grand homme, la jeunesse reprit goût à toutes les choses sérieuses. On la vit embrasser avec ardeur les études littéraires, cultiver le domaine des sciences, s'associer aux découvertes de l'industrie, peupler les manufactures, hâter les progrès de son instruction pour ne pas être surprise sans un fond de connaissance par le signal du départ pour les armées. Au dedans comme au dehors, et sur tous les champs de bataille, théâtres de ses triomphes, elle se montra pénétrée d'un dévouement sublime, saisie d'un enthousiasme extraordinaire pour la gloire, et capable d'obtenir l'admiration même du premier capitaine du siècle. Cette jeunesse vraiment digne de lui, l'empereur l'employait partout, dans ses conseils, dans l'administration générale, dans des négociations hérissées de périls ou pleines de difficultés, dans le gouvernement des pays conquis ; et partout elle répondait à son attente. Les jeunes gens étaient encore pour lui les *Missi dominici* avec lesquels Charlemagne visitait les différentes parties de son vaste empire. Que d'hommes aurait produit cette école féconde, si celui qui l'avait créée avait pu rester sur le trône et appliquer son génie aux conquêtes de la paix, comme il l'avait appliqué à l'art d'obtenir et de fixer la victoire ! Par la générosité des sentiments, par la probité sévère, par le singulier privilège de ne rien croire d'impossible quand l'intérêt du pays et un homme tel que Napoléon commandent, cette jeunesse mérita les honneurs du parallèle avec les volontaires de la levée de septembre 1792, quittant leur charrue ou leur atelier pour arracher la France à l'insulte et au fléau d'une invasion des étrangers, qui, à cette époque, méditaient de nous partager avec l'épée comme la malheureuse Pologne. En payant un tribut à cette élite du peuple français, on ne peut s'empêcher de répandre des larmes sur les flots de sang que la jeunesse tout entière a versé pour nous, de sentir de mortels regrets à la pensée de la perte de tant d'hommes qui seraient aujourd'hui la force, le rempart et l'honneur de la France. Adressons-leur un souvenir dans quelque partie de la terre où repose leur dépouille sacrée, et disons-leur, comme s'ils pouvaient nous

entendre dans leurs tombeaux inconnus : « Généreux enfants de la patrie , que la France serait grande si elle pouvait ranimer d'un souffle vos ossements, et vous présenter en phalanges guerrières à l'Europe que vous avez tant de fois vaincue ! »

Pendant l'immortelle campagne de 1814 , où le génie d'un homme fit tête à l'Europe conjurée , la jeunesse française se montra digne de ce qu'elle avait été pendant le règne de Napoléon. A ces deux époques elle n'eut que de grandes pensées ; et je ne sais quel reproche pourrait leur adresser le plus sévère des peintres de mœurs. Sans doute l'ambition régnait dans les cœurs , mais cette ambition était noble et pure des misérables intrigues et des capitulations de conscience qui déshonorent souvent une passion si peu sévère sur le choix des moyens d'arriver à son but. C'est au prix de son sang offert tous les jours que l'on voulait obtenir les récompenses promises par le juge suprême des travaux de chacun ; c'est par des services multipliés que l'on espérait attirer les regards d'un prince attentif et juste, qui ne laissait aucun sacrifice sans salaire. Quel homme sage aurait voulu tarir la source de tant de dévouement, et refouler dans les cœurs la passion de la gloire ?

La chute de Napoléon laissa un vide immense ; la jeunesse , décimée tous les ans par la guerre, donna les plus vifs regrets au prince qui levait sur elle le terrible impôt du sang au nom de la gloire et du salut de tous. Destituée en quelque sorte avec lui du commandement suprême de l'Europe , la jeunesse se sentit d'abord accablée de ce revers, et conserva au fond du cœur le désir de le réparer. Le retour de l'île d'Elbe, après de magnifiques promesses, renversa les ambitieuses espérances que les amis de Napoléon avaient conçues pour leur pays. Heureusement les idées de liberté firent diversion à cette douleur. Toujours fidèle à ses glorieux souvenirs, la jeunesse embrassa la Charte comme une victoire remportée sur la dynastie revenue avec les étrangers, et contrainte de rendre hommage aux principes de la révolution.

Alors se révéla un homme connu seulement par quelques chansons , entre lesquelles tout Paris avait répété *le Roi d'Yvetot*, satire naïve à la manière de La Fontaine. Tout à coup l'auteur de cette malicieuse allusion au règne du conquérant, devient un grand poète. Il prend la lyre au lieu du galoubet, et consacre ses odes ou ses hymnes à consoler la France, en célébrant ses vingt années de triomphes. Grâce à lui, nos héros, leurs exploits, leurs prodiges, reviennent à la mémoire de tous, et retentissent dans les palais, dans les ateliers, dans les chaumières. Les étrangers eux-mêmes, encore présents et sous les armes au milieu de nous, entendent les femmes,

les vieillards, la jeunesse, célébrer les batailles de Jemmapes et de Fleurus, de Rivoli et d'Arcole, des Pyramides et du Mont-Thabor, d'Austerlitz et de Friedland ; ils ne peuvent s'empêcher d'admirer à la fois et tant de faits immenses et la noble attitude du peuple qui les chante devant eux ainsi qu'en face de la dynastie assise sur le trône, offensée de n'avoir aucune place parmi tant de gloire, mais secrètement intéressée à ne pas arrêter cet élan des âmes, qui pouvait devenir un élément de force si les alliés voulaient abuser de la victoire en prolongeant leur séjour parmi nous.

Une singulière anomalie se présente ici à la pensée. Béranger, en rallumant l'enthousiasme pour Napoléon, réveillait aussi l'amour de la patrie et de la liberté ; il fut ainsi pour sa part l'instituteur politique de la jeunesse en général. Il produisit sur elle, comme sur le peuple lui-même, une impression qui ressemblait en quelque chose à celle de la révolution de 1789 ; il en ranima les sentiments, et jeta dans les cœurs le germe des dispositions nécessaires au succès de la révolution nouvelle, qu'il prévoyait dans un avenir plus ou moins éloigné. Les jeunes gens de la classe moyenne, et même un certain nombre de ceux qui appartenaient aux anciennes familles, non moins fières de leur naissance que connues par leur haine pour la révolution, prirent aussi leurs inspirations dans Béranger, et adoptèrent la cause constitutionnelle. Ils formèrent, sous la conduite des chefs de l'opposition, une société qui se consacrait avec eux aux travaux de la résistance légale et organisée, pour arrêter les empiétements d'une autorité trop justement suspecte de projets hostiles à la liberté. Les événements de chaque jour, les discussions de la tribune, les journaux, les nombreuses publications de la presse, avancèrent singulièrement l'éducation politique de ces auditeurs d'une nouvelle espèce placés auprès des deux chambres, et partout où il s'agissait de défendre les principes de la révolution de 1789. En même temps il s'élevait dans cette même classe une coalition de quelques belles intelligences qui, formées, échauffées par l'enseignement de l'école normale, où brillaient les Laromiguière, les Royer-Collard et leurs élèves d'élite, entreprirent de combattre le dix-huitième siècle, particulièrement Voltaire, et de rétablir l'union entre la philosophie et le principe religieux, qu'elle regardait avec raison comme immuable dans le cœur des hommes. Cette coalition avait pour son interprète le journal *le Globe*. Sans doute elle fut injuste envers le dix-huitième siècle, elle méconnut des services immenses et dont nous recueillons encore tous les fruits chaque jour ; sans doute encore on peut lui reprocher des hérésies littéraires ; mais elle répandit des lumières en soumettant tout à une analyse sévère, et offrit l'exemple d'une

pureté, d'un désintéressement, d'une droiture d'intentions qu'on ne saurait oublier. C'est du *Globe* que sont sortis les Saint-Simoniens, les Fourieristes et tous ces jeunes écrivains qui ont fouillé au fond des principes de la société, et tenté de la réformer tout entière pour réparer, disaient-ils, de grandes injustices, donner à chacun la place que lui méritaient ses talents et ses vertus, améliorer la condition du peuple et répartir plus également les avantages que les hommes peuvent obtenir de leur réunion en corps de nation. Sans le savoir, peut-être, ces jeunes enthousiastes reprenaient l'œuvre démocratique de 1793 et les doctrines de Babeuf, immolé sous le directoire pour l'émission de principes semblables aux leurs. Ils avaient aussi dans leur enseignement religieux des affinités avec la théophilanthropie que voulut mettre en honneur La Réveillère-Lépeaux, membre du directoire, et que le ridicule fit tomber, de même qu'il a porté depuis un coup mortel à la prédication publique de quelques Saint-Simoniens. On sait que quelques coryphées de cette secte allèrent jusqu'à enseigner la liberté absolue et même la communauté des femmes. Ce sont là des excès comme il s'en rencontre dans toutes les sectes nouvelles, mais l'école de Saint-Simon et de Fourier n'en laissera pas moins des traces profondes; plusieurs de ses principes pénétreront dans les lois ainsi que dans les institutions, et apporteront avec le temps de notables changements dans la constitution du corps social. De pareils efforts, de pareils projets, des vues si sérieuses, de pareilles études dans la jeunesse, sont un spectacle nouveau pour la France et même pour le monde.

Cependant l'opposition ne tarda point à se partager en deux fractions : l'une, c'était la plus nombreuse, voulait tout obtenir par la force de la loi, en retenant le gouvernement dans les limites de la Charte; l'autre, ayant perdu toute confiance dans la dynastie, se précipita dans la route périlleuse des conspirations. Elles avortèrent toutes, et coûtèrent la vie à des hommes ardents et sincères, mais sans prudence, à de jeunes séides dont quelques-uns, comme les quatre sergents, montrèrent le plus noble caractère devant la justice, et une âme héroïque en face de la mort. Plein d'affection pour la jeunesse en général, consacré au devoir de l'instruire et d'éclairer sa route, témoin de plusieurs de ces tentatives téméraires dont j'ai toujours prédit la malheureuse issue à leurs auteurs, j'ai plaint du fond du cœur Corrie et ses compagnons, ainsi que toutes les autres victimes d'entreprises téméraires et inopportunes qui ne pouvaient réussir. En révolution surtout, tout ce qui est prématuré avorte, tout ce qui va trop vite fait reculer. Les révolutions ne triomphent que lorsque l'opinion publique est prête à les accepter.

Il y avait alors dans les esprits un mouvement extraordinaire. Il donna naissance à la tentative, formée par quelques jeunes gens, de faire, avec un plan raisonné, suivi avec constance, ce que la révolution avait essayé par suite de son penchant à l'innovation en toutes choses, mais avec des efforts partiels sans direction et sans puissance, je veux dire une réforme littéraire appliquée au théâtre, à l'histoire, au roman, à la prose, à la poésie, à la langue même; les beaux-arts, surtout la peinture, devaient aussi subir une métamorphose complète. Il se trouvait des vues justes, des observations vraies, des vérités senties dans le plan des jeunes Luthers de cette réforme. Mais que de génie et de bon sens, quelle habileté dans l'art de composer et d'écrire, quelle connaissance du goût des Français ne supposait-elle pas! L'audace des réformateurs fut grande, elle produisit des poètes ainsi que des prosateurs; elle enfanta quelques œuvres marquées au coin du talent, mais qui toutefois ne donnaient à personne le droit d'affecter de superbes mépris pour nos grands écrivains, à l'exemple de cet original de Mercier qui voulut détrôner en même temps Racine et Newton. Le public se laissa entraîner, et sans désertier les objets de son culte proscrit par le fanatisme littéraire du moment, il les négligea pour accepter, avec une certaine faveur, des ouvrages qu'il n'aurait pas voulu souffrir dix ans auparavant. Le théâtre, envahi par eux, vit triompher la nouvelle école, quelques succès légitimes, et d'autres qui étaient des scandales pour la raison et des outrages pour le goût, ainsi que des atteintes graves au caractère de notre langue. La déception fut entretenue avec une habileté remarquable, avec une persévérance extrême, avec un concert inouï d'éloges mutuels par les chefs de la conjuration, et par leurs admirateurs passionnés, qui s'emportèrent ensuite jusqu'à faire une sorte de violence à l'opinion. Pour être vrai, il faut avouer que la tourmente littéraire a vu éclore, dans plus d'un genre, et spécialement dans la poésie lyrique et le roman, des talents et des travaux qui ont justement conquis leur célébrité. Je les nommerais si la nature même de cette esquisse générale me permettait d'entrer dans les détails. De même, je me contenterai d'indiquer que le public est maintenant en pleine réaction, surtout au théâtre, contre la nouvelle école, parce qu'elle n'a point tenu ses promesses de recréer l'art, et qu'en imitant jusqu'aux défauts qu'elle reprochait aux maîtres, elle n'a montré ni leur génie, ni leur raison, ni leur talent de peindre les passions et de remuer les cœurs.

Les projets de la réforme littéraire appartenaient, par leur nature même et par des liens assez étroits, à la révolution politique qui marchait toujours, et ne pouvaient plus être arrêtés que par la défaite des amis de la liberté, ou par la

chute de la dynastie. Les trois journées survinrent et firent sortir du sein du peuple une race nouvelle de révolutionnaires, jusqu'alors inconnue en France. Quel étonnement pour nous, lorsque nous vîmes des adolescents, des enfants même, saisis tout à coup d'un instinct de courage et d'une fièvre belliqueuse, poussés et conduits par eux-mêmes, attaquer des soldats armés, braver la mitraille, recevoir et surtout donner la mort avec une



audace et une témérité sans exemple, s'abstenir de toute cruauté dans le combat, de tout excès après la victoire! La prise de la Bastille elle-même, qui causa une si profonde émotion dans Paris, n'avait rien produit de pareil. Le gamin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'était point apparu dans les journées les plus orageuses de la révolution. D'où sortait cette race nouvelle tout à coup intervenue, sans ordre et sans appel, dans la bataille qui a renversé un trône et dépossédé une dynastie? je l'ignore. Que deviendra cette race si elle se perpétue? qu'en faut-il attendre ou espérer? C'est là une grave

question qui mérite d'être méditée profondément par le législateur. Un autre exemple du même genre, mais moins étonnant quoiqu'il soit aussi nouveau dans nos annales, appartient à mon sujet. Ce ne sont pas des hommes faits, des généraux couverts de gloire, ce ne sont pas des chefs révolutionnaires et connus de la foule, ce sont des jeunes gens de nos écoles de médecine, des élèves en droit, des élèves de l'École Polytechnique qui, l'épée à la main, ont conduit le peuple à l'attaque du château, ce sont eux qui ont servi de guide à la victoire populaire. Ici point de Camille Desmoulins qui, montrant un pistolet, distribue des feuilles d'arbre comme des signes de ralliement, et crie au peuple qu'il entraîne: « Marchons. » Ici rien en paroles et tout en actions. Le peuple s'émeut de lui-même et trouve sur sa route des guides qu'il accepte sans les connaître, parce qu'ils viennent adopter ses périls.

Il existait dans le sein de la jeunesse des ambitions ardentes. Frappés du souvenir de changements inouïs que nous avons vus, plusieurs se disaient: Puisque des soldats *sont passés rois*, puisqu'un lieutenant d'artillerie a pu devenir le maître de l'Europe, pourquoi ne deviendrais-je pas général, ministre ou consul! Une partie de la jeunesse mit à profit ces réflexions après les trois

journées, et s'éleva aux emplois les plus éminents ; l'autre fut négligée par une faute grave de la politique, et devint hostile au pouvoir par mécontentement d'abord, ensuite par système. De là, au milieu de la société, une espèce de volcan souterrain dont nous avons vu à plusieurs reprises les redoutables explosions. En même temps la presse, investie d'une puissance nouvelle, réveilla dans les esprits toutes les idées d'amélioration politique et d'égalité ; la république apparut comme le gage d'un avenir brillant et prospère, où chacun trouverait sa place, et tout le monde le bonheur tant cherché depuis des siècles. Tandis que les écrivains entretenaient ces espérances, il se préparait dans l'ombre une chose que nous n'avions pas vue encore, une vaste conjuration, étendue comme un réseau sur toute la France, nouée avec force, enveloppée d'un profond mystère, et investie d'une redoutable puissance par des jeunes gens seuls, sans le secours des hommes qui avaient formé les sociétés secrètes sous les Bourbons renversés par la révolution de 1850.

Peintre de mœurs, je ne dois pas omettre ici un singulier contraste : à côté de cette jeunesse que nous appelons la jeunesse politique, nous voyons un certain nombre de jeunes fashionables avides de tous les genres de jouissances, épuisant jusqu'à la lie la coupe des plaisirs, abandonnés à tous les excès, et courant à leur ruine avec une sorte de délire qui rappelle des temps et des mœurs que l'on croyait à jamais oubliés. Effaçons ces tristes images par une idée consolante et prise dans l'observation même de ce qui se passe sous nos yeux. La patrie voit croître dans son sein une nombreuse partie de la jeunesse qui vit de peu, modère ses désirs, travaille beaucoup, étudie les questions de cette économie politique qui porte tout l'avenir de la France, se livre au génie des découvertes, demande aux sciences les moyens de les rendre utiles au plus grand nombre, d'achever, par une révolution innocente, paisible et progressive, l'ouvrage de la révolution de 1789, en répandant de nouveaux bienfaits sur le peuple, qu'il faut rendre plus heureux et plus éclairé pour le rendre vraiment libre. Bénissons cette modeste et laborieuse jeunesse, souhaitons qu'elle fasse de nombreux imitateurs, et attendons, avec une vive espérance, les succès de la belle entreprise qu'elle poursuit sous les regards des hommes éminents qui lui servent de guides et de flambeaux.

P.-F. TISSOT,

de l'Académie française.

